

Ronan Chalmin

Université d'Auburn

L'Évangile selon Babeuf

Le 8 décembre 1945, près de vingt ans après la sortie de son monumental *Napoléon* (1927), le cinéaste Abel Gance dépose à l'Association des auteurs de films le manuscrit d'un nouveau projet intitulé *Babeuf, épopée révolutionnaire*. Ce long-métrage, resté inachevé, ambitionnait de ressusciter à l'écran la figure oubliée du révolutionnaire Gracchus Babeuf (1760-1797), autoproclamé « tribun du peuple », et entré dans l'histoire des socialismes comme celui qui a fait « germer l'idée communiste, que l'ami de Babeuf, Buonarroti, réintroduisit en France après la révolution de 1830 » (Marx et Engels, 1969, p. 158). Dans la dernière scène du manuscrit, Gance fait prononcer à Buonarroti entouré de flammes gigantesques cette phrase saisissante : « Encore un siècle et Babeuf sera Dieu ! »¹ Cette déclaration, à mi-chemin entre la prophétie et la provocation, révèle la lecture profondément religieuse que Gance propose du révolutionnaire, élevé au rang de nouvelle divinité d'une foi séculière : celle de l'Égalité.

Cette dimension mystique, loin d'être anecdotique, traverse toute la pensée babouviste. Babeuf, qui rompt avec le catholicisme dès 1790, ne cesse pourtant de puiser dans les textes et les symboles du christianisme. Autodidacte, il compose une doctrine où se mêlent références bibliques, modèles de l'Antiquité gréco-romaine et idéaux des Lumières. Comment expliquer ce mélange disparate de références ? « Parce que cette doctrine neuve en train d'émerger, il faut la montrer comme ancienne, fondée historiquement, dans un passé, pas une utopie » (Schiappa, 2023, p. 61). Chez Babeuf, la Bible devient ainsi à la fois une réserve symbolique et un modèle rhétorique, qu'il lit avec un esprit critique constant mais dont il détourne le message vers une finalité

■ Ronan Chalmin – professeur associé de français à l'Université d'Auburn. Adresse de correspondance : Auburn University, Haley Center 6052, Auburn, AL 36849, USA ; e-mail : ryc0003@auburn.edu
ORCID iD : <https://orcid.org/0009-0004-8887-9458>

1. Cote 4-COL-36 (593), Fonds Abel Gance (1889-1981), département des Arts du spectacle, BnF Richelieu, Paris. Le fichier porte le titre de : « Babeuf/soldats de l'an II/Hoche » (Gance nourrissait peut-être l'idée de fusionner les trois).

politique : « arriver au vrai but, au seul équitable, au *but de la société*, au *bonheur commun* » (Babeuf, 2024, p. 12).

Ce travail se propose d'explorer la tension constitutive du babouvisme entre rejet du dogme chrétien et appropriation de son langage. Comment Babeuf, se réclamant de l'égalité réelle, réinvente-t-il une religiosité politique ? En quoi sa pensée peut-elle être comprise comme l'élaboration d'un Évangile séculier ? À travers l'étude de ses écrits politiques, journalistiques ou bien encore épistolaires, il s'agira de montrer comment Babeuf emprunte au christianisme ses figures, ses rituels et sa rhétorique pour prêcher une foi nouvelle, libérée de toute forme de superstition et d'oppression : « la religion de la *pure égalité*, clame Babeuf, que nous osons prêcher à tous nos frères dépouillés et affamés » (Babeuf, 2024, p. 97).

1. Babeuf face au christianisme : entre rejet du dogme et ferveur égalitaire

Le rapport que Babeuf entretient avec la religion chrétienne se caractérise par une critique d'une grande radicalité. S'il a pu être perçu un temps comme déiste, sans véritable confirmation, Babeuf se rapproche au fil de la Révolution « toujours davantage du matérialisme et de l'athéisme conséquent » (Daline, 1976, p. 526). Et pourtant, derrière ce rejet brutal du dogme, une ferveur subsiste – non plus religieuse, mais humaniste et égalitaire. Alors que la Bastille vient de s'effondrer, Babeuf ne croit plus au Dieu des Évangiles, mais il croit au Dieu du genre humain : « Le Dieu du genre humain, c'est le genre humain lui-même » (Daline, 1976, p. 527). Comme Babeuf lui-même l'annonce avec netteté dans une lettre à Prudhomme alors que beaucoup imaginent à la même époque un accord entre Révolution et religion : « Il est reconnu que le christianisme et la liberté sont incompatibles... La liberté doit étouffer tout ce qui lui nuit : il faut donc finir par envelopper, dans la prescription générale des abus, le catholicisme qui figurait en tête de tous » (Daline, 1976, p. 534).

La guerre contre la religion est déclarée. Né le 23 novembre 1760 à Saint-Quentin, baptisé François-Noël à la paroisse Saint-Nicaise le lendemain, Babeuf renie son nom et sa foi d'origine une fois la Révolution engagée, pour préférer les prénoms romains de Camille d'abord, de Gracchus ensuite, plus propres à incarner le programme égalitaire pour lequel il sera envoyé à l'échafaud en 1797². Ce changement d'identité marque une véritable conversion politique : Babeuf se détache de la foi catholique pour renaître dans la Révolution. Comme il le confie dans une lettre à Mennessier de 1793 : « Lorsque j'abjurai le catholicisme publiquement en 1790, je prie pour

2. Babeuf fait ici référence aux tribuns de la plèbe Tibérius Sempronius Gracchus et son frère Caius Sempronius Gracchus, hommes d'État romains connus pour avoir voulu réformer le système social au II^e siècle avant J. C. en proposant notamment la loi agraire.

patron Camille dans la légion des honnêtes gens... Je fus depuis incliné à préférer Gracchus, comme trouvant plus de parité entre ce qu'il fut et ce que je désirais être » (Daline, 1976, p. 527). Des propos souvent réitérés, comme au numéro 38 de son *Tribun du peuple* : « Et si vous passez dans la religion des amis de l'égalité, vous ne devez pouvoir guère balancer pour vous impatroniser dans la famille des Gracchus, qui vaut bien, à elle seule, toutes celles de la sacrée légende, et je ne vois personne au monde en droit de le trouver mauvais » (Babeuf, 2024, p. 167).

Cette nouvelle filiation révolutionnaire sera célébrée par Emmanuel Delorme dans *La Montagne Sainte-Genève* (1884) :

Les Gracques, dans le sanctuaire,
Viennent à la voix de Babeuf,
Continuer Quatre-vingt-neuf,
Après deux mille ans de suaire ; (Advielle, 1990, p. 2)

En se réclamant des Gracques, Babeuf érige donc la Révolution en religion de substitution, fondée non plus sur la foi mais sur la liberté et l'égalité. La « sacrée légende », qu'il fustige, devient pour lui l'incarnation de toutes les superstitions et de tous les fanatismes : « Tout le monde se rappelle en frémissant, les innombrables massacres dont ce culte a ensanglanté la terre, et personne n'attribue qu'aux partisans, qu'aux disciples, qu'aux prêtres, la cause de tant d'horreurs ». Il continue ainsi sa diatribe :

Une morale qui a servi à plonger le monde dans l'ignorance, dans l'esclavage, dans toutes les souffrances qui en sont la suite nécessaire, est pourtant, dit-on encore, une morale pure. L'intention de son auteur l'était ; il n'y a que ses descendants qui ont empoisonné cette morale. C'est ainsi qu'on conserve un reste de vénération à l'Évangile et à son héros. (Daline, 1976, p. 535)

À mesure que la Révolution avance, la critique de Babeuf prend une dimension politique. Dans une lettre adressée le 28 mai 1793 au conseil général de la Commune, il s'oppose à la procession de la Fête-Dieu : « Que le dieu des Nazaréens n'ait plus de privilèges que les autres ; qu'il se renferme dans ses temples, lui et ses prêtres ». Pour ajouter, toujours dans le langage anti-chrétien de la sans-culotterie : « Christ n'est plus le Dieu de tous les citoyens : ils n'ont plus le droit de quêter dans la rue un hommage exclusif » (Daline, 1976, p. 531-532). Cette animosité, que Rose qualifie de « sharp personal hostility to Christianity » (1978, p. 155), traduit une volonté d'arracher la sphère publique à l'influence du clergé. Le combat antireligieux de Babeuf est inséparable de sa lutte pour la liberté politique : renverser le prêtre, c'est abattre le plus solide pilier de la tyrannie.

Au n°5 de son *Journal de la liberté de la presse* (1794), cette critique vient à s'exprimer sous la forme d'un dialogue imaginaire entre Babeuf et ses lecteurs. Il y associe directement le système religieux à un système d'asservissement : « Je fais vœu

désormais d'appeler *prêtres*, c'est-à-dire, charlatans, imposteurs, tous ceux que je verrai dévier de la ligne des droits de l'homme, et nous ramener à ce maudit système, par lequel on veut nous convaincre, que pour jouir de la liberté dans le temps, il faut commencer par être esclaves aujourd'hui, par souffrir la tyrannie... » Il s'insurge alors : « N'est-ce point là un véritable système ecclésiastique ? N'est-ce point là le Paradis des chrétiens, que pour occuper dans l'éternité, il fallait commencer par être le plus misérable ici-bas ? » Ce qui lui permet alors d'affirmer la croyance qui est la sienne : « Le républicain n'est pas l'homme de l'éternité, il est l'homme du temps ; son paradis est cette terre, il veut y jouir de la liberté, du bonheur, et en jouir durant qu'il y est, sans attendre, ou toutefois le moins possible ; tout le temps qu'il passe hors de cet état est perdu pour lui ; il ne le retrouvera jamais ». Il conclut son raisonnement par ces mots : « Il n'est pas possible, direz-vous, d'accorder le bonheur, la liberté, l'exercice actuel des droits du citoyen, avec le mouvement révolutionnaire. Il n'y a que des prêtres pour tenir un langage pareil ! » (Babeuf, 2024, p. 152)

Ainsi, derrière le rejet virulent du christianisme se profile une foi nouvelle, celle de l'homme et de l'égalité. En substituant à Dieu le genre humain, Babeuf ne nie pas le sacré : il le déplace. Sa « religion de la pure égalité » s'érige en contre-religion, où le salut n'est plus promesse divine mais conquête collective.

2. Le Christ de Babeuf, de la désacralisation à l'incarnation

Le rejet du christianisme comme système d'oppression ne suffit pas à épuiser le rapport complexe que Babeuf entretient avec la figure du Christ. Car si le révolutionnaire dénonce sans relâche l'influence du catholicisme, il ne peut ignorer la puissance symbolique de celui qui en fut le fondateur. Le Christ représente pour lui un double, à la fois contre-modèle religieux et modèle politique d'égalité. Cette ambivalence, loin de trahir une incohérence, révèle une pensée en mouvement, soucieuse d'opposer à la foi chrétienne un nouveau mythe émancipateur.

Contre nombre d'interprétations contemporaines, Babeuf s'emploie à déconstruire le caractère sacré du Christ : « Jésus n'était ni plus qu'un homme, ni sans-culotte, ni franc Jacobin, ni sage, ni moraliste, ni philosophe, ni législateur » (Daline, 1976, p. 538-539). En niant tout statut exceptionnel au fondateur du christianisme, Babeuf vise à désacraliser la figure christique pour en dévoiler la dimension politique. Il s'insurge également contre Rousseau, accusé d'avoir idéalisé le message évangélique : « Toi le premier, Jean-Jacques, pourquoi tu as prolongé l'illusion des hommes en faveur de celui qui leur fit le plus de mal, de celui dont les étranges inconstances de sa vie fournirent si longtemps l'occasion de tourmenter la terre et de l'ensanglanter ? » (Daline, 1976, p. 538) Pourtant, quelques années plus tôt, Babeuf saluait encore l'intuition du même Rousseau : « Jean-Jacques, notre maître, avait mille fois raison lorsqu'il disait que sur les propos détachés de l'Évangile et pris isolément il y a de quoi faire pendre vingt fois le fils de Dieu » (Daline, 1976, p. 538).

Ce retournement ne traduit pas une contradiction, mais une tactique discursive. Babeuf mobilise tour à tour la figure du Christ pour la détruire ou la détourner, selon le contexte politique et les besoins de sa démonstration.

Cette stratégie trouve son expression la plus frappante dans la rédaction de l'*Histoire nouvelle de la vie de Jésus-Christ*, texte de 7 pages in-4o demeuré à l'état d'ébauche, aujourd'hui conservé aux archives du RGASPI à Moscou. Babeuf y annonce dès le sous-titre son intention : « Ouvrage utile à l'instruction universelle, dans lequel l'Auteur, [...] porte, dans tout esprit qui consent à être éclairé, la conviction, plus irrésistible encore que celle qui résulte de l'aveu des prêtres, que la religiomanie n'est que charlatanisme ». L'exergue : « Je viens, après mille ans, démasquer ce Dieu-roi » (Daline, 1976, p. 536), annonce un ton de combat pour celui qui se présente comme un athlète dans l'arène révolutionnaire. Babeuf ne s'en prend plus seulement à l'Église, mais « à la personne même de l'idole en chef » (Daline, 1976, p. 538), qu'il accuse d'avoir fondé la plus durable des tyrannies spirituelles. Babeuf conclut son texte par ces propos d'une violence non contenue :

Évangile ! Livre fameux ! Je saisis tes feuillets... Le vrai seul concernant ton héros va le faire sortir sans déguisement et montrer tout au juste ce qu'il valut. Meure le fanatisme, meure la superstition, meurent tous les mensonges que les tyrans du genre humain ont semé pour étayer leur injuste domination ! (Daline, 1976, p. 540)

Derrière ce geste de destruction se profile pourtant un geste d'appropriation. Car Babeuf, tout en attaquant le Christ, en retient certaines valeurs : la justice, la vérité, la fraternité. Dans sa deuxième lettre à Coupé du 10 septembre 1791, Babeuf établit même une filiation entre les préceptes évangéliques, la loi agraire antique et l'idéal révolutionnaire :

Frère ! le précepte de la loi ancienne : *Aime ton prochain comme toi-même* ; la sublime maxime du Christ : *Faites à autrui tout ce que vous voudriez qui vous fût fait* ; la constitution de Lycurgue, les institutions les plus belles de la république romaine, je veux dire *la loi agraire* ; [...] tout cela part d'un point commun, et va encore aboutir à un même centre. (Dommanget, 1935, p. 121-122)

Ce rapprochement annonce une véritable métamorphose de la figure christique. Dans sa *Défense générale*, rédigée durant son procès, Babeuf ne se contente plus d'évoquer Jésus : il s'identifie à lui. Face à ses juges, il convoque les figures martyres de l'histoire – Socrate, Jésus, les Gracques – et se place dans leur lignée : « Si je voulais fouiller dans l'Antiquité, que d'autres co-athlètes ne découvrirais-je point ? », questionne-t-il en effet.

Certes, nous ne sommes pas les premiers que les puissances de la terre persécutent pour des motifs à peu près semblables. Socrate, combattant le fanatisme, but la coupe

empoisonnée. Jésus le Galiléen, prêchant aux hommes l'égalité, la haine des riches, la vérité et la justice, fut cloué vif au poteau. (Advielle, 1990, p. 13)

Le parallèle est explicite : comme le Christ, qu'il cite à nouveau, Babeuf prêche l'égalité et affronte la persécution :

L'exemple du fondateur des chrétiens est cependant encore bon à citer. Rien de plus précis que ces paroles : *Aime ton frère comme toi-même. – Fais à chacun ce que tu voudrais qu'on te fit*, c'est-à-dire, veuilles que chacun soit aussi heureux que tu dois désirer de l'être, qu'il soit en conséquence absolument ton égal, ni plus ni moins que toi. Il est vrai qu'on peut remarquer que la publication de ce code de l'égalité valut à Jésus d'être traité comme un chef de conspiration. (Advielle, 1990, p. 65)

Ce processus d'identification relève de ce que Bowman appelle un « transfert messianique » (1973, p. 9) : le Christ, d'abord figure de domination, devient pour Babeuf le modèle du martyr révolutionnaire. Son exécution prochaine s'inscrit dans un cadre symbolique qu'il revendique lui-même. Transporté à Vendôme (Loir et Cher) avec les autres conjurés pour y subir le procès qui l'enverra à la mort en compagnie de Darthé, Babeuf déclare dans sa *Défense générale* :

Nos proches n'ont point rougi de nous suivre jusqu'aux pieds des juges, parce que les actes qui nous y ont conduits ne peuvent humilier leurs fronts ni les nôtres. Ils nous accompagneront aussi jusqu'au pied du Calvaire, pour y recevoir nos bénédictions et notre dernier adieu... (Advielle, 1990, p. 321)

Cette allusion directe au Golgotha confère au procès une dimension quasi liturgique : la conjuration devient Passion, la mort de Babeuf un sacrifice rédempteur. La presse révolutionnaire s'empare d'ailleurs immédiatement de cette analogie. Comme le déclare P.-N. Hésine au numéro 73 de son *Journal de la Haute-Cour de justice ou L'Écho des hommes libres*, en date du 26 mai 1797 : « Le sacrifice est consommé. Babeuf et Darthé sont dans la tombe, mais ils n'y sont pas comme conspirateurs ; ils y reposent comme écrivains, comme apôtres fervents d'une religion sainte, comme *martyrs de l'Égalité* » (Advielle, 1990, p. 536).

Ainsi se clôt le parcours symbolique du « Christ de la Révolution » (Jacouty, 2003, p. 123). En un renversement complet, Babeuf, qui s'était d'abord voulu destructeur du mythe chrétien, en devient l'héritier paradoxal. Le blasphémateur se mue en prophète, et la négation du sacré aboutit à sa réinvention politique. En se plaçant dans la lignée des martyrs de l'humanité, Babeuf fonde un nouveau christianisme terrestre, dont l'Égalité est la divinité, et la Révolution, l'Évangile en action.

3. La Conjuraton comme nouvelle évangélisation

Une fois posée l'identification au Christ, Babeuf franchit un seuil décisif. En effet, il ne se contente plus d'emprunter au christianisme ses figures et ses symboles afin de prêcher l'égalité ; il entreprend d'en écrire une contre-histoire. Comme l'écrit Éric Walter, « la puissance du discours des Égaux n'a pas découlé d'une science, même embryonnaire, du devenir historique, mais de sa capacité [...] à répondre par un évangile laïc à un besoin désespéré de croire » (1994, p. 188). Cette foi nouvelle, Babeuf la proclame dans le *Prospectus* du *Tribun du peuple*, successeur de son *Journal de la liberté de la presse* : « Telle est la doctrine dont je me déclare hautement l'apôtre. Français ! hommes libres et justes ! préparez-vous à suivre cette nouvelle évangélisation ; j'en appellerai toujours à vous pour décider si la morale en est pure » (Babeuf, 2024, p. 13). Quelques années plus tard, à la barre des accusés, il parlera toujours avec la même ferveur de « la doctrine que j'adorais », celle d'une « religion de l'égalité et de la démocratie pure dont je m'étais constitué l'apôtre » (Advielle, 1990, p. 101-102). Dans cette autodésignation prophétique, l'homme politique cède la place à une figure d'évangéliste. Le discours révolutionnaire se fait prêche, et la Conjuraton des Égaux prend les traits d'une mission sacrée afin de libérer le peuple opprimé.

Cette évangélisation nouvelle s'exprime d'abord dans l'écriture babouviste. L'abondance du lexique religieux – « apôtre », « doctrine », « évangile », « foi », « saint », « martyr » – révèle à quel point le tribun réinvestit les codes du christianisme pour mieux les subvertir. Le récit biblique devient matériau de réécriture politique, outil de dénonciation et de satire. Prêtant sa plume à C. Fournier dit *l'Américain*, Babeuf rédige ainsi une lettre à Marat où il compare sa propre persécution à celle des enfants juifs massacrés par Hérode :

Feu Hérode, dit-on, ordonna jadis le massacre de tous les enfants juifs, parce que, pour des raisons à lui connues, il ne voulait point laisser échapper l'un d'eux, le fils de Gabriel et de Marie. Tel a semblé être l'esprit du plan de conduite qui vient d'être suivi par rapport à moi. (Babeuf, 1793, p. 1)

La figure du persécuté remplace ici celle du martyr chrétien. Le récit sacré est désacralisé, transformé en arme rhétorique au service d'une cause terrestre. De même, se défendant de tout recours à la violence dans le projet réformateur qui est le sien, il avoue au numéro 39 du *Tribun du peuple* :

S'il était tout à fait démontré que la majorité du genre humain fût dégradée et corrompue, je préférerais de l'abandonner à son sort, plutôt que de la brûler ou de la noyer, comme fit le dieu des juifs, pour ne laisser que le vertueux Loth à Sodome, ou l'irréprochable Noé dans l'arche. (Babeuf, 2024, p. 203)

Cette stratégie d'écriture se retrouve de même dans les pamphlets antirobespierristes que Babeuf rédige sous Thermidor. Dans l'évocauteur *Voyage des Jacobins dans les quatre parties du monde* (1794), il débute ainsi sa satire, en citant directement la Première épître aux Corinthiens :

Allez par tout le monde, prêchez l'Évangile, et instruisez tous les peuples, les baptisant au nom de l'Inconcevable Trinité, et les apprenant à observer toutes les choses que je vous ai enseignées. Telles furent les instructions, que, suivant le chapitre 15 de la première épître de S. Paul aux Corinthiens, le fondateur du christianisme donna à plus de cinq cents de ses illuminés que, peu de temps après avoir été roué vif à Jérusalem, il rassembla clandestinement dans un rendez-vous sur la montagne du Tabor, près la mer Tibériade, en Galilée. (Babeuf, 1794, p. 3-4)

Par un effet de miroir déformant, le texte détourne alors explicitement les paroles de l'apôtre. Au paragraphe suivant, on peut en effet lire :

Allez par toute la terre, prêchez-y fraternité ou la mort, et instruisez les nations, les initiant au culte de l'Être suprême, et les apprenant à observer toutes les choses que je vous ai enseignées. Tel fut aussi le discours que, suivant le N°1, colonne troisième, d'une feuille à la main, intitulé : Bulletin secret de la montagne, du 24 vendémiaire l'an 3, l'âme de Robespierre, dont le corps, comme chacun sait, a été guillotiné à Paris, souffla dans une séance clandestine de plus de cinq cents Jacobins, tenue dans un lieu qu'on ne dit pas encore, et pour cause. (Babeuf, 1794, p. 4)

La critique est double : contre le robespierrisme devenu « religion de sang »³, et contre le christianisme, comme modèle de domination politique et spirituelle. Babeuf pousse même l'ironie jusqu'à rapprocher « Jésus le crucifié » de « Maximilien le décollé », révélant la violence fondatrice commune à ces deux doctrines :

La Jacobino-bande présage d'autant plus de succès que les auspices lui sont entièrement favorables, si elle en juge bien en interprétant avantageusement la parfaite similitude qui se rencontre entre les signes qui ont accompagné l'une et l'autre apparition, à chacun de leurs apôtres, de Jésus le crucifié et de Maximilien le décollé. Le Nazaréen fit descendre sur les siens son esprit en forme de langue de feu, symbole visible de l'incendie général que sa doctrine devait allumer dans l'univers. L'Artésien fit descendre également son esprit, mais en forme de langues de guillotines, de mitrailles à canon, de soupapes navales et de mèches explosives, images parlantes des divers moyens destructeurs que la religion

3. Il est à noter que Babeuf se repentira par la suite de toutes ses attaques contre Robespierre sous Thermidor, comme il le déclare par exemple au numéro 28 du *Tribun du peuple* : « Quand j'ai, un des premiers, tonné avec véhémence pour faire crouler l'échafaudage monstrueux du système de Robespierre, j'étais loin de prévoir que je concourais à fonder un édifice, qui, dans une construction toute opposée, ne serait pas moins funeste au peuple... » (Babeuf, 2024, p. 331-332).

de sang a déjà employés, qu'elle se propose d'employer encore pour affermir son institution. (Babeuf, 1794, p. 5)

À travers cette ironie cinglante, où il laisse s'exprimer toute sa verve de pamphlétaire aguerri, Babeuf rejette à la fois le robespierrisme divinisé et le christianisme hiérarchisé. La religion n'est plus qu'un théâtre de la terreur ; seul le peuple peut désormais porter la parole rédemptrice.

Cette « nouvelle évangélisation » trouve sans doute son expression la plus accomplie dans le *Manifeste des plébéiens*, publié dans le *Tribun du peuple*, n° 35 (30 novembre 1795). Babeuf y mobilise une rhétorique saturée de références scripturaires, non pour en reproduire la teneur spirituelle qu'il conteste, mais pour en subvertir les fondements. Ce texte, tout en empruntant les figures tutélaires de l'Ancien Testament, se présente comme une satire du sacré, une réécriture profane du récit de libération des Hébreux, transposée dans le contexte révolutionnaire du Directoire. Le préambule du « terrible Manifeste que nous offrirons à la masse opprimée du peuple français », selon les mots de son auteur, illustre cette stratégie avec éclat. Lisons-le ici *in extenso* :

Faut-il, pour rétablir les droits du genre humain et faire cesser tous nos maux, faut-il une retraite au MONT-SACRÉ, ou une VENDÉE PLÉBÉIENNE ? Que tous les amis de l'Égalité s'apprentent et se tiennent déjà pour avertis ! Que chacun se pénètre de l'incomparable beauté de cette entreprise. Les Israélites à délivrer de la servitude égyptienne ! à conduire à la possession des terres de Chanaan !... Quelle expédition ne fut jamais plus digne d'enflammer de grands courages ? Le Dieu de la Liberté, soyons-en sûrs, protégera les Moïse qui voudront la diriger. Il nous l'a promis, sans l'intermédiaire d'Aaron, dont nous n'avons que faire, non plus que de son collègue vicarial. Il nous l'a promis, sans apparition miraculeuse dans le buisson ardent. Laissons là tous ces prodiges, toutes ces sottises. Les inspirations des divinités républicaines se manifestent tout simplement, sous les auspices de la nature (Dieu suprême) par la voie du cœur des républicains. Il nous est donc révélé que, tandis que de nouveaux Josué combattront un beau jour dans la plaine, sans avoir besoin de faire arrêter le soleil, plusieurs, en place d'un législateur des Hébreux, seront sur la véritable Montagne plébéienne. Ils y traceront, sous la dictée de l'éternelle justice, le décalogue de la sainte humanité, du sans-culottisme, de l'imprescriptible équité. Nous proclamerons, sous la protection de nos cent mille lances et de nos bouches à feu, le véritable premier code de la nature, qui n'aurait jamais dû être enfreint. (Babeuf, 2024, p. 103-104)

Le « Dieu de la Liberté » remplace le Dieu biblique, et les « divinités républicaines » inspirent non par miracle (« Laissons là tous ces prodiges, toutes ces sottises ») mais par la voie du cœur des citoyens. La « Montagne plébéienne » devient le nouveau Sinaï, lieu de révélation politique où se forge une parole révolutionnaire. Le texte sacré chrétien cède ici la place à une écriture révolutionnaire investie d'une fonction normative et fondatrice. Comme le souligne Walter, Babeuf se fait ici « apôtre propagandiste »,

dont le pouvoir de conviction repose sur « la force d'entraînement d'un phrasé messianique » qui fait de lui « un grand maître du discours prophétique » (1994, p. 189). Lorsque Babeuf s'écrie dans un élan final : « Que tout se confonde donc !... que tous les éléments se brouillent, se mêlent et s'entrechoquent !..., que tout rentre dans le chaos et que du chaos sorte un monde nouveau et régénéré ! » (Babeuf, 2024, p. 109), il ne prophétise pas la fin des temps, mais l'avènement d'un ordre nouveau, fondé sur le culte de la sainte Égalité. Dans cette parole apocalyptique s'exprime l'ultime métamorphose du religieux en politique : la Révolution devient révélation. Ce passage du texte religieux au texte politique illustre avec force la manière dont Babeuf réinvente le langage du sacré pour en faire l'instrument d'une émancipation collective. Dès lors, il ne reste plus qu'à Sylvain Maréchal d'exhorter Babeuf dans sa *Chanson nouvelle, à l'usage des faubourgs* : « Tribun courageux ! hâte-toi, / Nous t'attendons. Trace la loi / De l'égalité sainte » (Babeuf, 2024, p. 353).

Au tournant des Lumières, alors que les fondements religieux de l'Ancien Régime vacillent, une nouvelle forme de foi émerge : séculière, politique, révolutionnaire. Le désenchantement du monde ne conduit pas à la disparition du sacré mais à sa métamorphose. La parole religieuse, vidée de sa transcendance, se réincarne dans le discours politique et littéraire. Comme Béatrice Didier l'a démontré à propos de Sade, la création littéraire devient le lieu d'une subversion du langage théologique, marquant « la fin des Écritures et l'avènement de l'écriture ». Toujours selon elle, « lorsqu'un langage a perdu son sens, il reste deux solutions : ou bien tenter de le lui redonner, ou bien, franchement, le réutiliser à des fins totalement différentes, voire contradictoires » (Didier, 1983, p. 237). C'est précisément ce second geste que réalise Gracchus Babeuf. En réinvestissant les formes, les figures et les symboles du christianisme, il ne cherche pas à en prolonger la tradition, mais à en détourner les codes pour fonder ce qu'il nomme « la religion de la *pure égalité* ».

Ce déplacement du religieux vers le politique s'inscrit dans un mouvement plus large que Paul Bénichou décrit comme « la dépossession de la religion par la littérature » (1996, p. 473). À la fin du XVIII^e siècle, l'écrivain, le philosophe et le tribun s'érigent en nouveaux détenteurs du pouvoir spirituel. La parole sacrée se laïcise, et la foi trouve un nouveau terrain d'expression dans la sphère révolutionnaire. L'Évangile n'est plus celui de la rédemption divine, mais celui de la régénération sociale. Babeuf, figure singulière de ce moment charnière, incarne cette mutation. Dans ses journaux, ses pamphlets, ses écrits de toute sorte – ce qu'il appellera lui-même « cette assez grande quantité de projets, notes et ébauches d'écrits démocratiques et révolutionnaires, tous conséquents au vaste but, au système complètement philanthropique pour lequel je meurs » (Advielle, 1884, p. 222) –, il travaille à réinventer une parole politique inspirée du sacré.

Ainsi, à l'heure où la Révolution semble s'épuiser, Babeuf ravive une foi nouvelle : non plus la foi chrétienne déçue, mais celle, régénérée, de l'Égalité. Là où les Évangiles promettaient un salut dans l'au-delà, il prêche une rédemption ici-bas, fondée sur

la justice et la fraternité. Sa « nouvelle évangélisation » se présente comme un évangile des opprimés, une écriture de la libération sociale. Cette parole, transmise après sa mort par son compagnon Philippe Buonarroti dans la *Conspiration pour l'égalité, dite de Babeuf* (1828)⁴, acquiert au XIX^e siècle le statut d'un texte fondateur pour les mouvements socialistes naissants, comme en témoignera le canut Joseph Benoît lors de la Commune de Paris : « L'histoire de cette conjuration célèbre écrite par Philippe Buonarroti [...] fut notre évangile dans ce temps de foi ardente et impatiente » (1968, p. 57). Ainsi, du sacré au politique, du dogme à l'engagement, se dessine sous la Révolution une transformation profonde du rapport à la parole et à l'écriture. Chez Babeuf, l'écriture révolutionnaire devient l'instrument d'une foi séculière, d'une quête de régénération humaine et sociale. En cela, le tribun du peuple se fait prophète d'un monde nouveau, celui où littérature et politique s'unissent pour annoncer la bonne nouvelle de l'égalité enfin réalisée.

RÉFÉRENCES

- Advielle, V. (1990) [1884]. *Histoire de Gracchus Babeuf et du babouvisme : d'après de nombreux documents inédits*. Paris : Éditions du CTHS.
- Babeuf, G. (1793). *C. Fournier, (Américain), à Marat*. Paris : Imprimerie de Mayer et compagnie.
- Babeuf, G. (1794). *Voyage des Jacobins dans les quatre parties du monde : avec la constitution mise à l'ordre du jour par Audouin et Barrère*. Paris : Imprimerie de Franklin.
- Babeuf, G. (2024). *Œuvres de Gracchus Babeuf. Tome I : Journaux, 1790-1796*. 2 Vol. St. Roza et H. Parent (dir.). Volume préparé par St. Roza, H. Parent, R. Chalmin, L. Mason, A. de Mathan, avec le concours de M. Biard. Paris : Société des études robespierristes.
- Bénichou, P. (1996). *Le sacre de l'écrivain (1750-1830). Essai sur l'avènement d'un pouvoir spirituel laïque dans la France moderne*. Paris : Gallimard.
- Benoît, J. (1968). *Confessions d'un prolétaire (Lyon, 1871)*. Paris : Éditions sociales.
- Bowman, F. P. (1973). *Le Christ romantique*. Genève : Droz.
- Daline, V. (1976). *Gracchus Babeuf à la veille et pendant la Grande Révolution française (1785-1794)*. Moscou : Éditions du Progrès.
- Didier, B. (1983). Sade théologien. Dans M. Camus et Ph. Roger (dir.), *Sade : écrire la crise* (p. 219-240). Paris : Belfond.
- Dommanget, M. (1935). *Pages choisies de Babeuf*. Paris : Armand Colin.
- Dommanget, M. (1970). *Sur Babeuf et sur la Conjuration des Égaux*. Paris : Maspero.
- Jacouty, J.-F. (2003). Robespierre selon Louis Blanc. Le prophète christique de la Révolution française. *Annales historiques de la Révolution française*, 331, 105-127.

4. Publiée pour la première fois à Bruxelles en 1828, la *Conspiration pour l'égalité, dite de Babeuf*, rédigée par Philippe Buonarroti en mémoire du défunt tribun, « devient en quelque sorte le bréviaire de tous les socialistes du temps » (Dommanget, 1970, p. 296). Laura Mason précise quant à elle : « Buonarroti crafted the gospel that would shape how Babeuf and the Equals were remembered for almost two centuries » (2022, p. 221).

- Marx, K. et Engels, F. (1969). *La Sainte Famille ou Critique de la critique critique. Contre Bruno Bauer et consorts*. Paris : Éditions sociales.
- Mason, L. (2022). *The Last Revolutionaries: The Conspiracy Trial of Gracchus Babeuf and the Equals*. New Haven : Yale University Press.
- Rose, R. B. (1978). *Gracchus Babeuf. The First Revolutionary Communist*. Stanford : Stanford University Press.
- Schiappa, J.-M. (2023). *Gracchus Babeuf*. Paris : Fayard.
- Walter, É. (1994). Babeuf écrivain : l'invention rhétorique d'un prophète. Dans A. Maillard, C. Mazaauric et É. Walter (dir.), *Présence de Babeuf. Lumières, révolution, communisme* (p. 183-231). Paris : Publications de la Sorbonne. <https://doi.org/10.4000/books.psbbonne.66617>.

RÉSUMÉ : Associer le nom de Babeuf à la Bible peut sembler paradoxal, voire déroutant, tant le tribun du peuple s'est illustré par son rejet du catholicisme dès les premiers temps de la Révolution. Renonçant à son prénom de baptême, François-Noël, il adopte successivement ceux de Camille, puis de Gracchus, empruntés à l'Antiquité romaine, afin d'incarner plus pleinement l'idéal égalitaire qui le conduira à l'échafaud en 1797. Pourtant, les références au livre sacré du christianisme abondent dans ses écrits, et la figure du Christ y occupe une place centrale, tantôt comme modèle d'apôtre, tantôt comme image du martyr. Le babouvisme, préfiguration du communisme, puise ainsi dans la Bible une matière symbolique et rhétorique qu'il détourne par le pastiche ou la parodie. La mission de la Conjuration des Égaux s'inscrit dans cette logique : elle vise à promulguer un nouveau code moral et politique, un « décalogue de la sainte humanité, du sans-culottisme, de l'imprescriptible équité », selon les mots de Babeuf dans son *Manifeste des plébéiens* (1795), véritable évangile séculier destiné aux classes opprimées.

Mots-clés : Babeuf (Gracchus), Révolution française, Conjuration des Égaux, communisme, christianisme

Babeuf's Gospel

ABSTRACT: It might seem strange - even shocking - to link Babeuf with the Bible. After all, he rejected Catholicism early in the French Revolution, giving up his birth name, François-Noël, and choosing the Roman names Camille and later Gracchus to better reflect his commitment to equality - a cause that eventually led to his execution in 1797. Yet, the Bible appears often in his writings, and the figure of Christ plays an important role in how Babeuf saw himself: first as an apostle, then as a martyr for Equality. Babouvism, which helped shape early communist ideas, draws from the Bible, often using parody or imitation. The Conspiracy of the Equals followed this path, aiming to create a new moral and political code - a "Decalogue of holy human-

ity, of sans-culottism, of inalienable equity,” as Babeuf wrote in his *Manifesto of the Plebeians* (1795). This manifesto became a kind of modern gospel for the oppressed.

Keywords: Babeuf (Gracchus), French Revolution, Conspiracy of the Equals, Communism, Christianity

